Jim Jarmusch ou le paradis des fantômes du cinéma

Autor(en): **Maire, Frédéric**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 9

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932578

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Jim Jarmusch ou le paradis des fantômes du cinéma

Heureuse initiative! A Fribourg, Cinéplus présente une intégrale Jim Jarmusch. L'occasion idéale de revoir l'œuvre du plus indépendant des cinéastes américains, mais aussi de réévaluer certains films considérés (à tort) comme mineurs: l'étonnant «Mystery Train», «Une nuit sur terre» ou encore la série de courts métrages «Coffee and Cigarettes».

Par Frédéric Maire

Huit longs métrages (et trois courts) ont suffi à faire de Jim Jarmusch un drôle d'animal cinématographique. A quarante-sept ans, l'auteur de «Stranger than Paradise» a été un peu trop vite rangé dans le placard des années quatre-vingt! Il est vrai que Jarmusch s'est confondu – et de quelle manière admirable! – avec l'air du temps qui a soufflé sur le cinéma de la décennie dite «post-moderne». Mais depuis lors, il y a eu le choc de «Dead Man» et l'aérien «Ghost Dog» pour apporter la preuve que ce cinéaste «indépendant» reste toujours à la pointe du cinéma.

Né en 1953, élevé à Akron, une ville industrielle de l'Ohio, auteur de nouvelles publiées dans plusieurs magazines littéraires alors qu'il a vingt ans à peine, Jarmusch séjourne neuf mois à Paris (tout un symbole!) où il découvre les trésors du septième art à la Cinémathèque française, haut lieu de la cinéphilie. C'est donc dans l'antre d'Henri Langlois[1] que Jarmusch voit pour la première fois les films de Samuel Fuller et de Nicholas Ray, deux figures essentielles du cinéma indépendant américain.

«Accro» au septième art

Désormais «accro» au meilleur du septième art, Jarmusch rentre à New York et s'inscrit dans une école de cinéma – la New York University Film School. L'apprenti cinéaste y rencontre Nicholas Ray, qui en est réduit à faire le prof, mais dont la passion reste intacte. Devenu en quelque sorte son élève-assistant, Jarmusch fait alors la connaissance du cinéaste allemand Wim Wenders qui tourne justement un film sur l'auteur agonisant de «La fureur de vivre» («Rebel without a Cause», 1955), le funèbre «Nick's Movie» (1980).

Séduit par la personnalité de Jarmusch, Wenders l'encourage à tourner en 1980 son premier film, «Permanent Vacation» («Vacances permanentes»), film de diplôme qui fait beaucoup mieux que d'annoncer l'œuvre à venir. En français institutionnel, une «vacance» est aussi un poste sans titulaire, à repourvoir... D'emblée, le cinéaste semble se mettre «entre parenthèses», comme s'il laissait son poste vacant. Dans une sorte de *continuum* de la perception, le film laisse dès lors le réel surgir en blocs, sans rien y retrancher – d'où la durée inhabituelle des plans!

Stranger than Jarmusch

Il faut toutefois attendre son deuxième film, «Stranger than Paradise» (1984), successivement Caméra d'or à Cannes et Léopard d'or à Locarno, pour que Jim Jarmusch soit instantanément intronisé comme le plus indépendant des cinéastes américains (au point d'en devenir parfois, et à tort, le seul et unique exemple cité). Espaces quelconques, mutismes laconiques, inactions superactives, Jarmusch y décrit, de façon jusqu'au-boutiste et pince-sans-rire, des rapports «certes manqués, mais manqués de peu». «Stranger than Paradise» fonctionne en permanence sur ce double registre: à la fois sérieux et comique, lâche et maîtrisé.

Avec son troisième film, «Down by Law» (1986), Jarmusch s'évertue à casser son image d'indépendant pur et dur. Scandée par la malédiction rythmique de Screamin' Jay Hawkins, l'ouverture de «Down by Law» renoue avec l'aube du cinéma, l'émerveillement perceptif des premiers films des frères Lumière et des mimiques de Chaplin. C'est une caricature (voulue) de «film noir», où trois zigotos improbables (Tom Waits, John Lurie et Roberto Benigni) se retrouvent enfermés dans la cellule très factice d'un pénitencier peu crédible, condamnés pour des crimes inexistants (sur le plan cinématographique).

Le fantôme d'Elvis Presley

Troisième volet d'une sorte de trilogie entamée avec «Stranger than Paradise» et «Down by Law», «Mystery Train» (1989) est sans nul doute l'une des plus belles réussites de Jim Jarmusch. En complice narquois de la mondialisation et du désenchantement, il parvient ici à créer l'équilibre entre fantômes fondateurs et plaisir enfantin de la farce malicieuse: le spectre de «Mystery Train» s'appelle Elvis Presley, un idéal qui hante toute une génération blanche américaine – sans compter les Japonais!

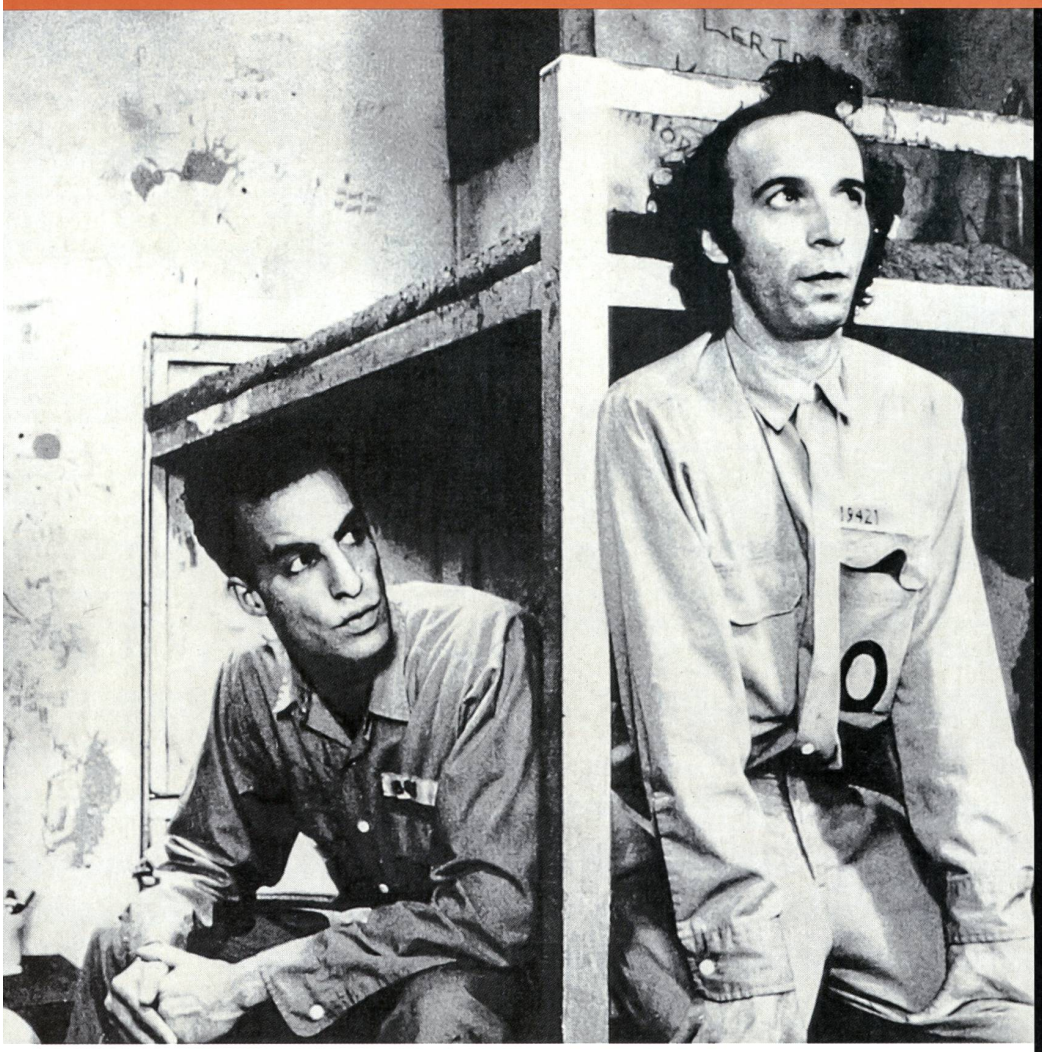
Durant l'hiver 1991, Jarmusch tourne «Une nuit sur terre» («Night on Earth»), reprenant la structure éclatée

Tom Waits, John Lurie et Roberto Begnini dans «Down By Law»

Les films de Jim Jarmusch

«Permanent Vacation» (1980)
«Stranger than Paradise» (1984)
«Down by Law» (1986)
«Coffee and Cigarettes» I, II (1986)
«Mystery Train» (1989)
«Une nuit sur terre»
(«Night on Earth», 1991)
«Coffee and Cigarettes» III (1993)
«Dead Man» (1995)
«Year of the Horse» (1997)
«Ghost Dog» (1998)

Nicoletta Braschi dans «Mystery Train»



de «Mystery Train» et composé de cinq sketches indépendants les uns des autres. Il y met en scène chaque «micro-histoire» comme un hommage aux cinéastes qu'il admire et dont il emprunte parfois les lieux et acteurs fétiches: Los Angeles et Gena Rowlands (Cassavetes), New York et Giancarlo Esposito (acteur préféré de Spike Lee), Paris et Béatrice Dalle filmée comme au temps de Carné, Rome et Roberto Begnini (qui évoque Fellini), et enfin Helsinki, en compagnie du regretté Matti Pellonpää, compagnon de beuverie du cinéaste Aki Kaurismäki («Au loin s'en vont les nuages / Kauas pilvet karkaavat», 1996).

Loin de Hollywood

Après une sorte de passage à vide créatif, Jarmusch revient ressourcé en 1995 avec «Dead Man», à la fois relecture du mythe de la «descente aux enfers», revisite crépusculaire d'un genre (le western) et réflexion sidérante sur la violence fondatrice des Etats-Unis. Encore une fois, Jarmusch y réussit une osmose inattendue en empruntant au cinéma fantastique des origines – Murnau et Dreyer surtout. Enfin, après «Year of the Horse», documentaire consacré à Neil Young, compositeur inattendu de la musique de «Dead Man», Jarmusch signe l'an dernier «Ghost Dog», drôle de film de samouraï, *thriller* philosophique rythmé de musique rap, conte un peu fou sur la mort, l'honneur et, bien sûr… le cinéma – du côté cette fois de Scorsese et Kurosawa!

Ainsi, toute l'œuvre de Jarmusch peut se lire à travers l'histoire de sa cinéphilie – à l'instar des Godard, Chabrol et autres Rivette quelque trente ans auparavant. Libéré des contraintes du marché hollywoodien parce que travaillant la plupart du temps avec des bouts de ficelles, Jarmusch réalise des œuvres strictement personnelles, tout comme les auteurs européens des années soixante qu'il admire (la Nouvelle Vague, mais aussi les Tchèques comme Milos Forman, Ivan Passer, Jan Nemec). Pourtant, Jarmusch ne subit jamais ces influences: avec une constance étonnante, par la dérision et la distance, il réussit à utiliser sa propre passion du cinéma pour relire le monde actuel, comme un sculpteur contemporain sublimant la ferraille rouillée, et ressuscitant sans cesse de nouveaux fantômes à la Méliès. ■

1. Henri Langlois, fondateur de la Cinémathèque française.

Du 26 mars au 18 juin, le dimanche à 18 h au cinéma Rex à Fribourg. Renseignements: Médiacentre fribourgeois, tél. 026 30 13 70 ou www.etatfr.ch/bcu

Brèves

Au CAC: francophonie, Brésil et… «Pierrot le fou» en copie neuve!
Le programme s'organise autour de trois pôles. Le cycle sur la francophonie regroupe six films en provenance d'anciennes colonies françaises ou dont le scénario repose sur le lien tissé entre la France et ces pays. Rapports entre les francophones et la métropole, réflexion sur la frontière: ces thèmes font écho aux soirées du Festival Média Nord-Sud (voir brève page 37).
La deuxième partie du mois est consacrée au cinéma brésilien avec des films s'échelonnant des années 1940 à 1980. Des films à revoir, réalisés par Orson Welles, Hector Babenco ou encore le fameux «Terre en transe» («Terra em transe») de Glauber Rocha. Ce cycle démarrera avec cinq documentaires.

Jean-Paul Belmondo et Anna Karina

Enfin, un choix de films sur le thème du couple en cavale sera programmé, qui nous vaudra le bonheur de revoir des films de Bergman, Resnais, Ford, Renoir, Aldrich, Bresson, Nicholas Ray, etc. C'est dans ce contexte que passera «Pierrot le fou» (1964), film culte réalisé par Jean-Luc Godard qui condense, de façon poétique, les thèmes (de l'époque) du cinéaste, ses idées (aussi de l'époque) sur l'homme, la femme, le monde. Grâce à la politique de restauration du CAC, nous pourrons le revoir en copie neuve. (chb)

CAC Voltaire, Genève. Cycle Brésil. Du 15 au 30 avril. «Opera do Malandro» de Ruy Guerra, «O Beijo da Mulher Aranha» («Kiss of the Spider Woman») de Hector Babenco, «It's all true» d'Orson Welles… Cycle Francophonie. Du 3 au 16 avril. «L'homme sur les quais» de Raoul Peck… Soirées Nord-Sud. «I killed People» d'Alice Schmid… Renseignements: 022 320 78 78.

La Corée du Sud à la Cinémathèque suisse. En relation avec une exposition du Musée Rietberg de Zurich, une sélection de six films est proposée sur les trois courants spirituels dominants en Corée: bouddhisme, confucianisme et chamanisme. C'est l'occasion de découvrir trois films d'Im Kwon-Taek. Dès les années soixante, ce cinéaste a frayé une voie nouvelle pour atténuer, en se référant aux racines communes, les clivages idéologiques qui ont divisé la Corée. Dans ses films et ceux de ses successeurs, l'histoire, qu'elle soit individuelle ou sociale, est approchée sous l'angle des valeurs spirituelles.

Corée du Sud: bouddhisme, confucianisme et chamanisme au cinéma. Cinémathèque suisse, Lausanne. Du 11 avril au 18 mai. Renseignements et réservations: 021 331 01 02.